

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 45 (1900)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Le passage du Saint-Bernard en 1800 [suite]  
**Autor:** Feyler, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337761>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE PASSAGE DU SAINT-BERNARD en 1800

(SUITE)

---

Le 6 mai, Bonaparte quitte Paris. Il se rend à Dijon, où il passera en revue quelques menues troupes qui s'y rassemblent. De là, il filera sur Genève. Il y sera le 9. Le *Journal manuscrit d'Ami Dunant* nous apprend que Genève l'attendait le 8 déjà. « On avait construit, à la porte de Cornavin, un arc de triomphe commandé par le préfet, qui a coûté 60 louis ; il y avait d'un côté : « A Bonaparte et aux armées ; » et de l'autre : « A la Victoire et à la Paix »

« Tous les remparts étaient garnis de monde, écrit Ami Dunant... Comme l'on croyait qu'il arriverait de Dijon vers les 6 heures du soir, la Garde nationale, composée d'environ 2000 citoyens, faisait la haie. Elle fut renvoyée à 8 heures du soir ».

Bonaparte n'était pourtant pas loin. Il « était arrivé à Nyon vers les 5 heures du soir, et ayant appris les grands préparatifs qui se faisaient à Genève pour sa réception, il se fit faire un souper, puis il fut se coucher. »

Le premier Consul arriva à Genève le 9 à 3 heures du matin : Il logea « dans la maison Desaussure, ... une partie de sa garde environna son domicile. »

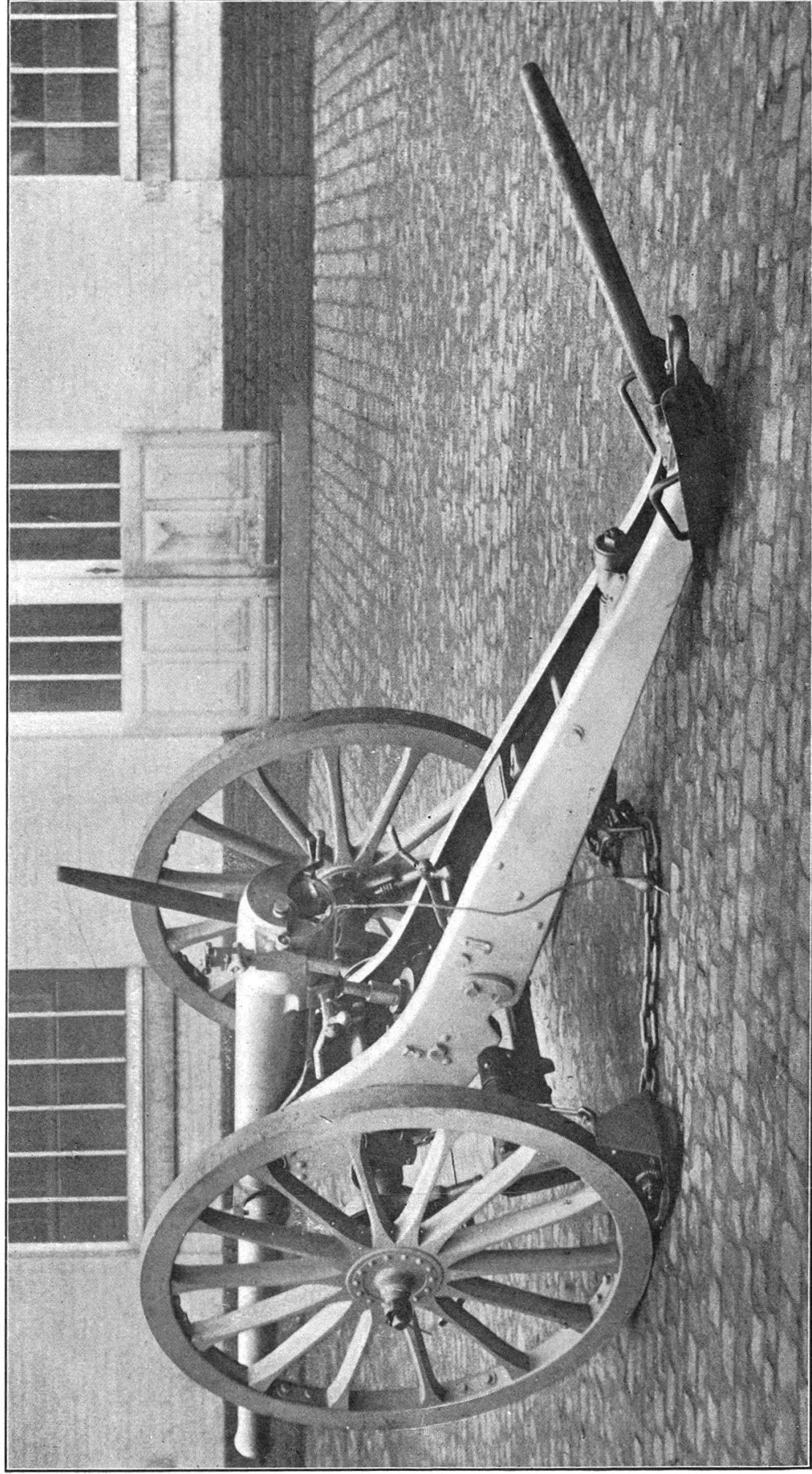
« A 6 heures, on a tiré plusieurs coups de canon pour annoncer son arrivée au Département du Léman. »

Quelle est, à cette date, la situation militaire, soit en Allemagne, soit en Italie, soit à l'armée de réserve?

Sur le Rhin, Moreau a remporté la victoire de Stockach ; il a culbuté l'ennemi, fait 7000 prisonniers, pris 9 canons et des magasins considérables. Il a tous les bords du lac de Constance en son pouvoir.

Ce n'est d'ailleurs qu'un début. Continuant le cours de ses succès, il refoulera les jours suivants le général Kray plus au

Matériel d'artillerie de la Société Nordenfelt de Paris construit par la Société anonyme John Cockerill à Seraing.



Canon de 7,5 cm. de campagne à tir rapide sur affût rigide M. 1899.

nord, ce qui lui permettra de fournir avec plus de facilité le corps de 25000 hommes que réclame le Premier Consul pour appuyer, par le Gothard, le mouvement de l'armée de réserve. Ce corps sera sous les ordres du général Moncey, et non pas de Lecourbe, comme l'avait prévu un premier projet.

En Italie, Masséna a été battu. Il a dû s'enfermer dans Gênes où il a pour un mois de vivres. Il tiendra le plus longtemps qu'il pourra, mais il faut qu'on vienne le débloquer.

Le général Suchet, séparé de Masséna, a dû battre en retraite. La marche des Autrichiens devient menaçante. Nice ne tardera pas à être évacué. Il faut hâter les opérations de l'armée de réserve.

Celle-ci est couverte, sur sa droite, par le général Thureau qui est au Mont-Cenis. Le général Chabran, dès que sa division sera constituée, ou à peu près, se rendra au Petit-St-Bernard. Il descendra de là dans la vallée d'Aoste, où il effectuera sa jonction avec la colonne principale du Grand-St-Bernard.

Sur ce dernier col se trouve déjà, depuis un an, trois compagnies de la 28<sup>e</sup> demi-brigade. « Les officiers et les moines, disent les notes manuscrites d'un religieux du Grand-St-Bernard, prenaient ensemble leurs repas et leurs innocentes récréations ; aux jours de fêtes et de dimanches ils unissaient leurs voix pour chanter les louanges du Dieu des armées. »

Enfin, au Simplon, se réunit une colonne qui descendra, elle aussi, en Italie pour y opérer sa jonction avec les troupes du St-Gothard. Elle sera commandée par le général Bèthencourt.

Quant à l'armée de réserve, elle est, dès le 10 mai, organisée comme suit :

Sous les ordres du général Lannes, commandant l'avant-garde : le général de brigade Mainoni, qui tiendra les cols valaisans du St-Bernard au Simplon, le général de division Watrin, et comme commandant de deux régiments de cavalerie, le général de brigade Rivaud.

Le général Duhesme commande les divisions Loison et Boudet ; le général Victor, les divisions Chambarlhac et Chabran.

La division italique est sous les ordres du général Lechi. Elle fera partie du corps du général Victor.

Le général Murat commande toute la cavalerie ; le général Marmont, l'artillerie.

Une reconnaissance du Grand-St-Bernard a été effectuée

par le général du génie Marescot. Nous détachons de son rapport les lignes suivantes, concernant le passage proprement dit :

Pour effectuer ce passage difficile, il faut prendre plusieurs précautions essentielles.

Les troupes devront être précédées de paysans et de sapeurs pour préparer le chemin qui court dans la neige, à une lieue et demie en deçà du col et autant au delà.

Il faut tâcher surtout de se garantir des avalanches, dont la chute est capable d'engloutir plusieurs bataillons ; et, pour y parvenir, on aura soin d'éviter de passer pendant un temps humide ou après de grandes pluies. Le moment le plus favorable d'effectuer le passage est la nuit, quand il fait clair de lune, ou le matin, jusque vers midi, avant que le soleil n'ait amolli la surface de la neige.

Les gens du pays assurent que le plus léger mouvement, le pas des hommes, des animaux, que la voix même suffisent pour décider la chute d'une avalanche.

Si l'on passe par un temps douteux, il serait peut-être prudent de tirer quelques coups de canon en entrant dans la région des neiges, afin de décider d'avance, par l'explosion de l'artillerie, l'éboulement des avalanches qui se trouveraient prêtes à s'ébranler.

Le transport des vivres et des munitions de guerre ne peut se faire qu'à dos de mulets, ou par des paysans commandés d'avance, qui les porteraient dans des hottes.

Je pense que la meilleure manière de transporter les objets d'un grand poids, comme les canons, les obusiers, les affûts, les avant-trains, etc., etc., serait de les charger sur des espèces de litières, composées de deux longs brancards assemblés par deux ou trois entretoises. Deux mulets ou deux chevaux porteraient ces machines simples, dont il serait facile de fabriquer en peu de temps une grande quantité. C'est de cette manière que les gens du pays transportent, par parties, les voitures démontées des voyageurs qui passent de France en Italie, ou d'Italie en France.

Il ne faudra pas oublier de se munir de vinaigre ou d'eau-de-vie pour corriger la mauvaise qualité des eaux de neige, qui donneraient infailliblement des maladies aux soldats.

Il faudra recommander sévèrement aux chefs de corps de maintenir le plus grand ordre dans la marche, car, dans un passage aussi difficile, s'il s'établit quelque confusion, il n'est plus aisé d'y remédier.

Telles sont les précautions que je conseille de prendre, afin de passer le Mont-Saint-Bernard aussi heureusement que le passa l'année dernière, à peu près à la même époque, l'armée française qui se porta en Italie.

Le plus difficile est d'assurer les approvisionnements de l'armée. Pour le permettre le plus facilement, deux grands magasins ont été organisés, l'un à Villeneuve que l'on alimente depuis Genève par la voie du lac, et où la troupe trouve un premier approvisionnement de quatre ou cinq jours de biscuits et d'eau-de-vie, et le même nombre de rations d'a-



voine pour les chevaux; l'autre à Bourg-St-Pierre. Mais les transports jusqu'à cette dernière localité ne sont pas aisés. Un rapport de Boinod, inspecteur aux revues, adressé au général en chef Berthier, nous apporte un écho des difficultés qu'il doit vaincre. Il est daté de Bourg-St-Pierre le 12 mai. A cette date, aucune troupe, sauf les compagnies de la 28<sup>e</sup> demi-brigade dont nous avons parlé, n'est engagée dans la montagne.

*Boinod, inspecteur aux revues, au général en chef Berthier.*

Bourg-Saint-Pierre, le 22 floréal an 8 (12 mai 1800).

Les transports de Martigny à Saint-Pierre sont assurés pour 400 quintaux par jour : ceux de Villeneuve à Martigny doivent donner davantage.

Les moyens du pays ne fourniront pas au delà, tant que les troupes qui occupent des points éloignés et auxquelles il faut porter le nécessaire garderont leur position. Si les troupes augmentent, nos transports de réserve diminueront.

Je n'ai pas disposé des mulets de Saint-Pierre : ils sont journellement nécessaires pour le Saint-Bernard. Les chevaux d'artillerie sont sur les dents ; il faut les relever, en partie, par des mulets de trait. J'ai aussi fait donner sur la route des mulets de bât.

On doit commencer demain à monter l'artillerie. Quoique la fonte des neiges soit extraordinairement précoce, ce sera plus long qu'on ne pense. Les habitants s'empressent de travailler et d'aider de tous leurs moyens.

Saint-Pierre va être encombrée, si l'on ne dispose promptement des objets que l'on y versera. Il vient d'arriver 264 quintaux de biscuit et 20 barils d'eau-de-vie, pesant 19 quintaux et demi. \*

Je laisse ici le commissaire des guerres Grobert. Il ne délivrera les vivres, jusqu'à nouvel ordre, qu'aux troupes qui passeront le Saint-Bernard : le biscuit pour quatre jours et l'eau-de-vie pour un.

Il n'est pas encore arrivé d'avoine, malgré les ordres précis que j'ai donnés pour en faire l'envoi dans la proportion de 50 sacs par 30 000 rations de biscuit. L'on pourrait se procurer quelque peu de foin sur la route.

Pas un employé n'a paru.

Veuillez me transmettre des ordres ultérieurs. Je n'ai d'autres instructions que de prendre les mesures pour faire transporter, de Villeneuve à Saint-Pierre, le biscuit, l'avoine et l'eau-de-vie.

Il faut des fonds ; ce transport coûte de 14 à 1500 francs par jour. Celui de Saint-Pierre à l'Hospice ne pourra guère se faire à moins de 24 à 30 sols le quintal. Nous n'avons pas, dans le pays, d'animaux capables de monter plus de 250 à 280 quintaux par jour.

Je vais me fixer à Sembrancher. C'est le point où il y a le plus d'embarras et d'où je pourrai correspondre le plus utilement.

Salut et respect.

BOINOD.

Le biscuit se met en pièces. L'eau-de-vie est très faible ; les barils ne sont pas goudronnés.

B.

De Genève à Villeneuve, le service des approvisionnements est assuré partiellement par le pays traversé. Partiellement, disons-nous, car ce pays est presque totalement ruiné par les innombrables réquisitions auxquelles il a fallu parer depuis 1798, sans parler du pillage inséparable du temps de guerre, surtout quand il s'agit de troupes non nourries et mal vêtues comme étaient celles de l'armée de réserve.

Les généraux français s'efforcent cependant de se concilier les bonnes grâces des autorités et de la population. Ils accueillent avec justice les réclamations qui leur sont adressées.

Le 6 mai, la Municipalité de Nyon envoie au général Berthier la lettre suivante :

Le 6 may 1800.

Citoyen Général,

Nous nous sommes fait jusqu'ici, et nous nous ferons toujours un devoir sacré, de ne regretter, pour nos bons alliés, les braves défenseurs de notre liberté, aucun sacrifice qui est en notre pouvoir. Nous sommes persuadés, citoyen Général, que l'intention de la nation française et la vôtre n'est pas de nous ruiner totalement pour prix de ces sacrifices. Nous ne saurions manquer de l'être, si vous ne prenez en considération les justes réclamations que nous sommes obligés de vous faire.

Le général de division Boudet a établi ici son quartier général. Le commissaire des guerres, attaché à cette division, nous a fait des réquisitions multipliées, auxquelles nous avons satisfait tant que nous en avons eu les moyens. Actuellement, toutes nos ressources sont épuisées et ledit commissaire déclare, dans sa lettre au commissaire helvétique ci-incluse, qu'il ne fournira les subsistances que pour la division Boudet, tandis qu'il passe des corps considérables de celles des généraux Watrin, Chambarlhac, Loison et autres.

On nous requiert d'y pourvoir, et nous n'avons ni blé, ni bétail, ni aucun moyen de nous en procurer ; d'autant plus que notre pays ne produit de grains que pour quatre mois, et qu'on n'en laisse point sortir de la France, dont nous tirions autrefois cette denrée de première nécessité.

Dans l'angoisse où nous nous trouvons, nous nous jetons avec confiance entre vos bras, vous priant de donner les ordres nécessaires pour que les vivres soient fournis par les commissaires français à toutes les troupes qui passeront ici.

Salut et considération.

BONNARD, *Président.*

GIGNOUX, *Greffier municipal.*

A réception de cette lettre, le général Berthier écrit à son chef d'Etat-Major :

Genève, le 17 floréal an 8 (7 mai 1800).

Je vous fais passer une lettre de la municipalité de Nyon. Vous verrez que le service n'est assuré pour aucune troupe de passage. Faites venir le commissaire des guerres qui remplace Dubreton ; voyez s'il connaît les mouvements et

l'époque de l'arrivée des demi-brigades passant par Nyon. Enfin, qu'il y ait un agent français pour assurer le service par les moyens de l'armée et sans épuiser le pays.

Ecrivez une lettre honnête à la municipalité de Nyon.

Je vous salue.

Alex. BERTHIER.

Il semble du reste que ce que l'on craigne le plus dans le pays, c'est l'intervention des agents français. Nous trouvons à ce sujet quelques lignes suggestives dans une lettre de Boinod, adressée le 9 mai au général en chef :

La Chambre d'administration du Léman s'engage à faire verser 3000 quintaux de foin à Morges et 2000 à Vevey, à commencer de demain, pour compléter, sous trois à quatre jours, la totalité du versement.

Elle se charge de la manutention et distribution ; la proposition que je lui en ai faite a été reçue avec plaisir. *On redoute plus, dans ce pays, les agents français que la réquisition elle-même.*

Boinod ajoute encore en *post-scriptum* : « Surtout point de garde-magasin français. » Il va plus loin, il propose l'ordre suivant pour être présenté en cas de besoin :

Boinod, inspecteur aux revues, chargé de mission particulière du général en chef Berthier, fait défense à tout agent administrateur ou garde-magasin français de s'immiscer en aucune manière dans le service extraordinaire des fourrages, qui doit être fait à Morges et à Vevey par les soins de la Chambre administrative du canton du Léman, pour le passage de la cavalerie et des transports. Ceux qui contreviendraient au présent ordre seraient traduits devant un Tribunal militaire.

Ce Boinod était un homme intelligent. Les nationalistes d'aujourd'hui l'auraient certainement conspué.

. \* .

Les mouvements de l'armée ont commencé dès les premiers jours de mai. Mais ils sont fort lents, cela pour deux raisons. Premièrement, la division Chabran qui doit déboucher par le Petit-St-Bernard, n'est pas encore réunie le 9. Elle ne pourra atteindre le col que le 16. Impossible dès lors à la colonne principale d'exécuter un mouvement avant cette date.

En outre, cette colonne principale est loin, elle aussi, d'être suffisamment équipée et armée. Chaque jour, au fur et à mesure de ses petites étapes, on complète l'habillement et l'équipement personnel. Les souliers surtout font défaut. Le 10 mai encore, Dubreton, ordonnateur en chef, écrit :

« Nous pouvons disposer, dans ce moment, de 2500 paires



de souliers ; *je désirerais savoir quels sont les corps qui en ont le plus besoin.* »

Un incident se produit à l'occasion d'un envoi de 1000 paires envoyées le 12 depuis Aigle à la brigade Malher de la division Watrin. Les 1000 paires n'arrivent pas au complet. Les soldats de la 40<sup>e</sup> s'en sont appropriés quelques-unes au passage. Aussi le chef d'Etat-Major écrit-il au commandant du 2<sup>e</sup> bataillon de la 40<sup>e</sup> demi-brigade : « Vous voudrez bien, citoyen, faire arrêter sur-le-champ toute la garde qui se trouvait la nuit dernière à la maison que j'occupe, afin de connaître les sentinelles qui ont laissé voler des souliers confiés à leur garde. »

Les documents ne nous renseignent pas sur les suites de l'incident.

On distribue des fusils à Genève, à Villeneuve, à Bex, même à Martigny, au fur et à mesure que les troupes passent. Le 15 mai, à Lausanne, le Premier Consul constate lui-même que la moitié des hommes de la 60<sup>e</sup> demi-brigade n'ont pas d'armes. Il demande s'il en reste à Villeneuve. Dans le cas contraire, les hommes devront séjourner à Villeneuve en attendant qu'un chargement de fusils arrivent de Genève. Les hommes de la légion italique ont été armés à Genève ; on leur a distribué également 30 carouches. Mais ils n'ont pas de gibernes, ce qui fait que la plupart de leurs cartouches seront perdues.

Ainsi la marche est très lente pendant les premiers jours. Du 9 au 13 mai, l'avant-garde qui se concentre à Martigny, parcourt pendant ces cinq jours de 19 à 48 kilomètres seulement.

Le gros est échelonné sur la rive droite du lac. Il raccourcit peu à peu ses distances. Le 12 mai, au moment où Bonaparte quitte Genève pour se rendre à Lausanne, la division Boudet est à Vevey, la division Loison à Lausanne, la division Chambarlhac à Morges. La légion italique du général Lechi est encore à Genève.

Le 12 au soir, Bonaparte arrive à Lausanne. Berthier y était arrivé la veille et logeait, nous dit le *Nouvelliste vaudois* du jour, chez le citoyen Haller, qui avait dirigé les services administratifs de l'armée d'Italie en 1794, 1796 et 1797.

L'arrivée de Bonaparte est signalée entre autres par le *Bulletin helvétique* (aujourd'hui *Gazette de Lausanne*) et dans le Registre de la Municipalité de Lausanne.

« Le Premier Consul, dit le *Bulletin helvétique*, est arrivé ici vers les 4 heures du soir ; il était à cheval, précédé du superbe 12<sup>e</sup> de hussards, de la 58<sup>e</sup> de ligne et deux bataillons d'infanterie légère, et entouré du général Berthier, de plusieurs autres généraux et de l'état-major général. Une foule de peuple était accourue pour voir cet homme extraordinaire, dont le génie et la fortune ont étonné l'Europe et balancent les efforts de la coalition. Un cri général de : « Vive Bonaparte ! » s'est fait entendre de toutes parts, et le héros a paru sensible à ce transport de joie et d'admiration que sa présence excitait. »

D'autres sources prétendent, au contraire, que pendant toute cette entrée en campagne, Bonaparte fut d'une humeur massacrant.

Le registre de la Municipalité de Lausanne dit simplement :

« Le Premier Consul est entré à Lausanne au bruit du canon, environ vers les 5 heures après midi, et s'est rendu dans l'appartement qu'on lui avait préparé dans la maison du citoyen Steiner, à la descente d'Ouchy. »

Le Registre nous apprend en outre que la ville de Lausanne, soucieuse de contenter son hôte, avait poussé l'attention jusqu'à défendre à un « vendeur de vin » voisin de la maison Steiner, « de recevoir qui que ce soit dans son jardin pendant le séjour du Premier Consul, pour que celui-ci ne soit pas troublé par le bruit des buveurs et joueurs de quilles. »

Avant d'entrer en ville Bonaparte avait passé en revue les troupes concentrées aux environs de Lausanne et de Morges ; c'étaient les divisions des généraux Loison et Chambarlhac. Le *Journal du professeur Pichard sur la révolution helvétique* fournit les renseignements suivants :

Dès le matin les gardes des Consuls et toutes les autres troupes françaises qui se trouvent à Lausanne, ont été appelées sous les armes pour se préparer à subir l'inspection qui doit se faire à St-Sulpice.

A 9 heures, l'Etat-Major, composé des généraux Berthier, Murat, Marmont, s'est mis en marche dans cette direction. Il a été suivi aussitôt de la 60<sup>e</sup> demi-brigade, puis de la 58<sup>e</sup> et de la 59<sup>e</sup>, qui venaient de leurs cantonnements des districts de Lavaux et des environs. Il a défilé ensuite un régiment de hussards venant d'Orbe et de Romainmôtier. On a conduit aussi à St-Sulpice quelques-unes des pièces d'artillerie qui étaient sur Montbenon. Les troupes parties de Lausanne pour St-Sulpice se sont trouvées au nombre d'environ 7000 hommes.

Il en était venu du district de Morges et des environs 10 à 12 000.

Avant de les passer en revue, Bonaparte qui était venu en voiture de Genève

dans la matinée, est venu descendre de carrosse à Vidy. Il y est resté pendant une heure, faisant la conversation avec le jeune Picard.

Il est ensuite monté à cheval et est allé faire l'inspection des troupes, qui étaient rangées en deux divisions sur les plaines de St-Sulpice. Il a harangué toute la troupe dans un cercle formé par les officiers et les bas officiers.

Quand l'inspection a été terminée, les troupes venues de Morges sont retournées dans leurs cantonnements; celles qui étaient parties de Lausanne y sont rentrées.

Le *Bulletin helvétique* nous renseigne sur le contenu de la harangue adressée aux troupes :

« Il leur a rappelé les efforts du gouvernement français pour le rétablissement de la paix et le refus que les puissances civilisées ont fait pour y accéder. Il leur a fait remarquer qu'il aurait eu quelques raisons de se mettre à la tête de l'armée du Rhin ou de celle d'Italie, mais qu'il avait préféré combattre avec la plus petite, avec celle qui avait à surmonter les plus grandes difficultés, afin de partager ses dangers et sa gloire. »

Le lendemain, c'est le tour de la division Boudet, à Vevey. La revue eut lieu sur la place du Marché.

.... A 2 heures et  $3\frac{1}{4}$ , dit le *Manuscrit Couvrenu*, le Premier Consul est enfin arrivé, annoncé par le bruit du canon, qui n'a cessé de tirer que lorsqu'il a été sur la place. Accompagné des généraux Berthier, Victor, de l'aide de camp général et des quatre généraux ci-dessus, il a fait l'inspection des troupes en passant entre les lignes, au bruit des tambours et de la musique alternativement. Il a paru fort satisfait de la tenue de la 8<sup>e</sup>, mais peu des deux autres. Après l'inspection, l'aide de camp a commandé l'exercice de la charge et des feux; après quoi toute cette petite armée a défilé par pelotons devant lui et les autres généraux. Après quoi, tous les officiers et sous-officiers ont été appelés à l'ordre. Bonaparte leur a adressé un petit discours, dans lequel on a remarqué cette phrase : « J'ai offert la paix à l'Empereur, il ne l'a pas voulu; il ne nous reste plus qu'à le prendre à la gorge... »

Le jour même fut encore inspectée à Villeneuve l'artillerie des trois divisions du gros. Bonaparte et Berthier rentrèrent à Lausanne à minuit.

Dès le lendemain, 14 mai, le gros accentue son mouvement et serre ses distances. Les étapes deviennent plus sérieuses. Rien d'exceptionnel pour la division Boudet qui parcourt les 29 kilomètres qui séparent Vevey de Bex; mais la division Loison a, de Lausanne à Aigle, une marche de 41 kilomètres, et la division Chambarlhac, de Nyon à Villeneuve, 43 kilomètres.

Parlant de cette dernière, le *Bulletin helvétique* du jour

écrit : « Nous venons de voir passer 8 bataillons qui défilent sur le Valais ainsi que 8 pièces d'artillerie, accompagnées de leurs caissons, des forges de campagne et des attirails nécessaires parmi lesquels on a remarqué des traîneaux. »

Le *manuscrit Couvreur* signale les mêmes troupes à Vevey : « La 24<sup>e</sup> légère et la 43<sup>e</sup> ont passé dans cette ville entre 2 et 3 heures de l'après-midi, mais après les 7 heures du soir une de ces demi-brigades a rétrogradé de Montreux et Villeneuve faute de place et a surchargé la ville de troupes pour cette nuit. »

Fâcheuse surprise pour les hommes qui après avoir parcouru 43 kilomètres sont obligés, pour trouver des cantonnements, d'exécuter une contre-marche de 6 à 10 kilomètres ! Plus heureux sont leurs camarades de la 96<sup>e</sup>, au nombre de 2600 hommes, qui eux, s'arrêtent directement à Vevey où ils sont en partie casernés, et le reste logé chez le bourgeois.

Le même jour, une demi-brigade, la 70<sup>e</sup>, arrivée le jour précédent à Nyon, marche de cette ville jusqu'à Lausanne. Elle fera partie d'une division de réserve que commandera le général-divisionnaire Monnier. Compléteront cette division deux demi-brigade, la 19<sup>e</sup> légère, qui, formée à Langres, partira incessamment pour Genève, et la 44<sup>e</sup>, actuellement aux ordres du général Moncey, avec un bataillon, au Simplon.

Cependant, l'avant-garde du général Lannes commencera son mouvement dans la montagne. Le 13, la division Watrin a terminé sa concentration à Martigny. La veille déjà, et la avant-veille, l'artillerie avait été transportée à Bourg-St-Pierre. Elle avait été escortée par une partie de la 6<sup>e</sup> légère, dont une compagnie, devançant la colonne, était arrivée le 10 à l'hospice. Le 13, tandis que l'infanterie de la division achevait de se réunir à St-Maurice et commençait à remonter la vallée de la Dranse, l'artillerie, 10 pièces. une de 8, un obusier et huit pièces de 4, dont quatre genevoises, était hissée sur le col.

Outre la 6<sup>e</sup> légère, la division Watrin comportait, comme infanterie, les 22<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> demi-brigades. Les généraux de brigade de Gency et Malher exerçaient le commandement. Le général Hulin fonctionnait comme chef d'Etat-Major. La brigade de cavalerie du général. Rivaud, était encore loin en arrière.

Nous empruntons à M. Edouard Gachot, dans son volume :

*La deuxième campagne d'Italie (1800)*, le récit de ces premières marches dans la montagne exécutées les 13 et 14 mai. Ce sont des pages de romancier plus que d'écrivain militaire. Elles offrent cependant quelque intérêt par leur allure pittoresque, malgré le style un peu relâché. Les liront surtout avec plaisir ceux qui connaissent la contrée.

« La distance qui sépare Martigny-ville de Martigny-bourg est d'un kilomètre. Elle fut rapidement franchie. Lannes ordonna à la 22<sup>e</sup> de traverser le pays au pas gymnastique, voulant réserver les secours des habitants aux hommes de la 40<sup>e</sup> demi-brigade. Là, toutes les portes restèrent closes.

« Hors le bourg, la route monte et oblique, s'enfonce dans l'ombre des arbres. »

«.... A onze heures et demie, Lannes commanda la halte principale devant le hameau de Bovernier, à six kilomètres de Martigny. Les troupes, remplies d'entrain, s'étant rompues par demi-bataillon, formèrent leurs faisceaux au milieu d'une prairie. Chaque escouade s'assembla pour manger des vivres de réserve. L'état-major fit apporter deux cantines et déjeuna sur le terrain.

» En face, dans les sentiers du mont Catogne, des Valaisans s'éloignaient, poussant devant eux un troupeau de chèvres. Ils désertaient leurs hameaux, par crainte des réquisitions, et regardaient souvent en arrière; ils maudissaient ces républicains qui, sous prétexte de conquêtes, venaient troubler la tranquillité ordinaire de leur vallée.

» Vers midi, le ciel s'assombrit. Des éclairs glissèrent en lueurs fulgurantes à travers les pins d'un massif; un roulement sourd, encore lointain, se répercuta. C'était l'orage. Les nuages s'abaissèrent. Une trombe d'eau mouilla les hommes; Watrin fit sonner le rassemblement; et, par ordre de Lannes, les tambours battirent la charge, répondant aux éclats du tonnerre jusqu'au moment où les nuages ouverts par une tourmente de vent se disloquèrent. Une température de glace succédait brusquement à la chaleur tropicale.

» La route, entre les deux berges escarpées, ressemblait à un marais. Il fallait pourtant s'y aventurer. Hulin passa le premier, portant un fusil; Gency le suivait, chargé du sac d'un malade. Et les troupes, pataugeant, chantaient la *Marseillaise*. Elles traversèrent la gorge du val d'Entremont, sans qu'un murmure s'élevât dans les rangs des conscrits, elles arrivèrent



à Sembrancher — Saint-Branchier, écrivait-on au rapport, — à deux heures.

» Ce bourg présentait le plus triste aspect. Les murs des maisons carrées étaient bâtis en pierre à poudingue, les pierres enchâssées entre des pièces de sapin mal équarries et dressées verticalement. Des fenêtres inégales, la plupart grillagées, perçaient le bâtiment. La porte était basse dans l'étage unique. Le toit se composait de pierres plates brutes et imbriquées. Ordinairement une population besogneuse, qui n'avait pas, d'ailleurs, le courage de secouer sa misère, occupait les logements sombres et enfumés. Un lit d'herbes sèches servait de couche à toute une famille. Parfois, l'homme et le mulet habitaient le même refuge.

» En 1800, une seule rue traversait Sembrancher. Etroite et ferrée en cailloutis blancs, elle formait, par endroits, un véritable cloaque dans lequel les piétons enfonçaient. Et les cavaliers s'en tiraient avec beaucoup de peine.

» Quant aux habitants, des laboureurs ou chevriers, ils avaient fui ou s'étaient cachés dans leurs greniers.

» Lannes, exaspéré de voir les Valaisans nous craindre autant que des ennemis, ordonna aux musiciens de ne pas jouer en traversant le village. Quelques grenadiers défoncèrent des portes à coups de crosse, sans qu'on les inquiétât; et ils eurent, l'obstacle tombé, le spectacle de taudis bouleversés. Dans une chaumine, un vieillard estropié criait miséricorde.

» Après Sembrancher, il fallait passer deux fois la Dranse avant d'arriver à Orsières. Sur ce point, les équipages avançaient lentement. Des hommes exténués réclamaient un secours médical; on manquait même d'eau-de-vie.

» Orsières, dont la population était de sept cents habitants, bourgade assise au milieu d'un site pittoresque, à la jonction des Dranses d'Entremont et du val Ferret, n'avait, comme Sembrancher, qu'une rue, mais au centre, une place carrée, devant l'église. Là aussi, les maisons étaient désertes. Les régiments défilèrent en silence.

» A cinq cents mètres d'Orsières, la 6<sup>e</sup> légère, groupée par compagnies, attendait l'avant-garde. Elle se plaçait à la tête de la division au point où la route escalade un plateau, lequel va toujours s'élevant, car la différence d'altitude entre Orsières et Saint-Pierre est de 800 mètres sur un parcours de 9 kilomètres.

» Il fallut nécessairement doubler l'attelage des voitures ; et le premier pont qu'on traversa se rompit sous le poids d'un chariot chargé d'outils de pionniers. Deux chevaux furent tués, un seul conducteur contusionné ; les voitures et la 40<sup>e</sup> de bataille restaient immobilisées sur la rive gauche du torrent. Watrin suspendit la marche des deux premiers régiments. Un sapeur du génie, bravant les eaux furieuses de la Dranse, fixa des cordages aux roues du chariot à demi submergé. 300 hommes tirèrent sur les câbles et amenèrent.

» Un détachement de fusiliers de la 40<sup>e</sup> se portait à Orsières au pas gymnastique, pillait le hangar du charpentier et rapportait les matériaux nécessaires à la construction d'un pont que les ouvriers d'artillerie montèrent en une heure. Ensuite, la division traversa plusieurs hameaux. Partout de longs sifflements annonçaient aux montagnards l'approche des Français tant redoutés et les Valaisans attardés fuyaient au plus vite. »

Les troupes devaient toutes s'arrêter à Bourg-St-Pierre pour toucher quatre jours de vivres, soit pour les journées des 15, 16, 17 et 18 mai. Elles bivouaquaient naturellement, car les hameaux du haut de la vallée n'avaient pu fournir des cantonnements à tant de monde. Les *Notes manuscrites d'un religieux du St-Bernard*, fournissent quelques indications à ce sujet :

« ... Entre Liddes et Bourg-St-Pierre, on établit trois camps de relais. Toutes les demi-brigades y firent une halte, soit pour reprendre haleine, soit pour prendre la montagne dans la matinée. Comme les militaires ne pouvaient marcher qu'à la file et à deux pas de distance l'un de l'autre, dans un sentier étroit tracé dans les neiges, on ne laissait partir du camp le plus rapproché de la montagne que 5 à 6000 hommes par jour, afin que l'arrière-garde pût arriver avant la nuit au camp d'Etroubles, village situé à 3 lieues du St-Bernard, dans la vallée d'Aoste. »

On appelle encore dans la contrée « Camp des Français », un endroit situé entre Liddes et Bourg-St-Pierre, où fut établi un des trois bivouacs, celui de Pratz.

Reprenons le récit de M. Edouard Gachot. Nous sommes le 14, à Bourg-St-Pierre.

« A midi, la neige tombait. Un vent violent la faisait tourbillonner autour des maisons du bourg. Les chemins en étaient

bientôt recouverts et rendus presque impraticables. Un convoi de 40 voitures — dont 30 envoyées de Villeneuve par le Premier Consul — arrivait. De la première, Gency tira 300 paires de chaussures ; mais il y avait 1500 hommes qui réclamaient des souliers. On dut, pour éviter des querelles, les tirer au sort, par compagnies, ensuite par escouades. Les 200 jarres d'eau-de-vie furent distribuées à l'instant. Une heure plus tard, les cantonnements si mornes le matin, s'animaient ; on y chantait à tue-tête.

» Lannes et Watrin logeaient à l'ancien prieuré servant de cure, laissant le commandant d'armes occuper l'unique auberge tenue par le citoyen Moret. A minuit, ils recevaient de Berthier l'ordre de se porter à Proz avec tout leur monde. Le 25, à quatre heures du matin, on battait le rappel dans les cantonnements. Le ciel était clair ; le soleil d'un rouge ardent s'élevait au-dessus des pics ; les soldats, heureux de partir, poussaient de longues acclamations à la vue d'un paysage tout blanc. La 6<sup>e</sup> légère se plaçait encore en tête de la division. »

Les troupes les plus avancées bivouaquent donc à Proz le 15. Le lendemain, l'avant-garde passera le col. Le général Lannes donne l'ordre suivant :

L'avant-garde passera le Grand St-Bernard dans la nuit du 25 au 26 floréal, quelles que soient les difficultés qu'on puisse rencontrer dans la montagne. La tête de colonne partira à minuit du vallon de Proz et suivra immédiatement les dernières caisses de munitions à transporter à l'hospice par les soins du général Marmont.

» On placera les hommes sur deux rangs ; les officiers montés iront à pied, tirant leur cheval par la bride ou le faisant conduire. Aucun cri ou appel retentissant ne sera poussé car ils causeraient la chute des avalanches. Dans les passages difficiles à franchir, les soldats sont autorisés à s'appuyer sur leurs fusils. Nul ne sera autorisé à quitter le chemin tracé.

» Cinquante lanternes seront distribuées dans les demi-brigades pour éclairer la marche des troupes jusqu'au bâtiment de l'hospice. Le général Marescot placera des pontonniers entre les bataillons, pontonniers qui pourraient jeter des ponts sur la Dranse, si cela devenait nécessaire.

» Chaque homme emportera mille grammes de biscuit. Des paysans de Saint-Pierre et des mulets se chargeront des vivres.

» En arrivant à l'hospice, la 6<sup>e</sup> légère recevra quelques secours des religieux, dépassera l'artillerie et se portera rapidement sur les postes autrichiens.

L'ennemi chassé de ses positions, la demi-brigade marchera avec toute la vitesse possible sur Aoste qu'il faudra enlever à tout prix.

» Le général commandant en chef l'avant-garde fait appel au dévouement des soldats de la République pour franchir un passage regardé par nos ennemis comme étant inaccessible. Il y a vingt siècles que les soldats carthaginois l'ont franchi pour aller combattre les légions romaines. L'Europe restera stu-

péfaite en apprenant que nous avons marché avec des canons et des bagages sur les traces de ces héros.

» Officiers et soldats, Français sans peur, le Premier Consul a mis sa confiance dans votre courage. Et n'oubliez pas, au moment de marcher à l'ennemi, que nos frères d'armes attendent dans Gênes, au milieu des plus atroces souffrances de la faim, la délivrance que vous allez leur apporter, après avoir traversé au pas de course le Piémont et la Lombardie. »

« A onze heures, écrit M. Gachot, les tambours battirent le réveil. Des milliers d'hommes s'agitèrent autour des feux. De brefs commandements s'élevèrent. Les havresacs bouclés et les faisceaux rompus, chaque compagnie se tint prête à prendre, à son tour, le pas. Les hommes placés en file double, on porta les quatre lanternes distribuées par bataillon au bout des baïonnettes.

» D'abord le 2<sup>e</sup> bataillon de la 6<sup>e</sup> légère s'ébranla. La gorge de Minouée, brèche qui coupe le premier contrefort des Alpes, apparut noire aux soldats qui bientôt s'arrêtèrent, et reculèrent en apprenant qu'une avalanche avait fait de nombreuses victimes dans la montagne. »

Le 16 mai, à 11 h. du matin, la tête de colonne, soit la brigade Malher, 6<sup>e</sup> légère et 12<sup>e</sup> demi-brigade, entre à Aoste, après avoir culbuté un détachement ennemi qui tentait de défendre le pont de la Doire. La brigade de Gency, 40<sup>e</sup> demi-brigade, suivit le mouvement jusqu'à St-Remy et Etroubles.

La brigade de cavalerie Rivaud ne rejoignit que le 18. Le 14, elle était encore à Vevey avec l'ordre de monter à Bourg-St-Pierre le 15, ce qui représente une étape de 76 kilomètres avec 1253 mètres de différence de niveau. Elle ne le fit pas. Le 15 elle cantonna à Martigny et le 16 à Bourg-St-Pierre. Elle passa le col le 17.

Chaque brigade fit, en passant, une courte halte à l'hospice. Chaque homme reçut des moines une ration de vin et de fromage.

*[A suivre].*

